

Essai

Numéro 88, automne 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/19170ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2002). Compte rendu de [Essai]. *Nuit blanche*, (88), 50–58.

Hélène Gaudreau
et François Ouellet

**100 ROMANS
FRANÇAIS
QU'IL FAUT LIRE**

Nota bene, Québec, 2002,
315 p. ; 13,95 \$

La formule pique autant la curiosité que le projet paraît ambitieux, voire audacieux. Pourquoi cent ? Pourquoi ces cent-là ? Et surtout, pourquoi faut-il les lire ? Parfaitement conscients de cette contrainte de départ, et du fait que le projet puisse être réduit à une entreprise de goût personnel, une liste de titres en valant bien une autre, les auteurs de cette anthologie, Hélène Gaudreau et François Ouellet, ont avant tout cherché à enfile chronologiquement cent titres dont l'addition illustrerait l'évolution du roman français du Moyen Âge au vingtième siècle. Et le résultat se présente comme une tapisserie dont on ne peut, après avoir porté attention à chaque détail, qu'admirer l'unité d'ensemble. Voilà pour l'ambition. Et, loin de renoncer à la part de subjectivité qui anime de tels projets, les auteurs ont plutôt cherché à retracer, de *Perceval ou le conte du Graal* de Chrétien de Troyes à *Sa femme* d'Emmanuèle Bernheim, les étapes, les influences et les multiples transformations qu'a connus le genre romanesque français autant à partir des romans qu'ils affectionnent que, pour diverses raisons qui nous sont chaque fois judicieusement rappelées, de ceux qu'il faut bien considérer comme des classiques. Voilà pour l'audace.

Il résulte de l'entreprise

une anthologie des plus intéressantes et des plus agréables à lire. Une fois réglée l'épineuse question des choix, les auteurs ont mis l'accent sur les œuvres elles-mêmes et mis en lumière l'intérêt qu'elles représentent autant dans la perspective de l'évolution du genre que dans celle, qui n'est pas la moindre pour le lecteur d'aujourd'hui, du plaisir qui demeure à les lire. Du roman en vers jusqu'à la forme davantage introspective et psychologique que nous connaissons aujourd'hui, se profile peu à peu l'évolution du genre au cours des cinq derniers siècles : roman comique, picaresque, épistolaire, libertin, exotique, réaliste, pour ne nommer que ces derniers. Sans jamais sacrifier à la sobriété d'une présentation qui en rend la lecture aussi agréable qu'instructive, c'est l'histoire du genre romanesque français qui se dessine, l'évolution des techniques narratives annonçant à leur tour l'évolution des sensibilités, l'émergence de la multiplicité des voix et des formes qui, du symbolisme à l'écriture blanche, nous auront donné à lire plus que des œuvres, l'illustration de l'évolution de la sensibilité occidentale. « L'évolution des formes romanesques, soulignent à fort juste titre les auteurs en traitant de l'apport de Marcel Proust au genre, se construit par l'avancée de nouvelles perspectives qui participent d'une cohérence historique qu'il importe toujours de saisir. »

À cette cohérence historique, s'ajoutent la constance d'une présentation qui va bien au-delà du simple



résumé, et une complicité évidente de ton et de point de vue. À fréquenter aussi assidûment autant de romanciers, Hélène Gaudreau et François Ouellet ont fini, autant par mimétisme que par goût du travail bien fait, par construire une œuvre qui se lit comme un roman !

Jean-Paul Beaumier

**Élisabeth Nardout-Lafarge
RÉJEAN DUCHARME
UNE POÉTIQUE DU DÉBRIS**
Fides, Montréal, 2001,
310 p. ; 24,95 \$

Fruit d'un enseignement universitaire, ce livre constitue un opportuniste catalogue des idées reçues sur Réjean Ducharme. Je te cite, tu me cites, je te remets la politesse et je m'assure ainsi que tu publies mon livre dans la mignonne collection que tu diriges. Nous disons la même chose et nous sommes contents et heureux de l'être. Il y a bien par-ci par-là quelques observations utiles, mais pas une idée et surtout, pas de vie, rien qu'une insupportable suite de clichés. Au hasard, cette observation fine : « Les textes de Ducharme s'appliquent à introduire de l'étrangeté au cœur du plus familier »... Autre perle de néant : « [...] lecture et écriture sont [...]

indissolublement liées chez Ducharme ». Bref, voilà un ouvrage à ce point insignifiant que je me suis demandé s'il ne s'agissait pas d'un canular. Eh bien, non ! C'est présenté avec tout le décorum nécessaire, ce qui rend la chose encore plus pathétique.

Les deux axes de l'ouvrage : d'abord, une originale série de considérations sur la conception de la littérature comme recyclage dont les éléments se trouvent mobilisés dans la bibliothèque imaginaire (selon l'expression consacrée par la critique savante) de l'écrivain ; ensuite, l'examen de l'élaboration d'une morale prétendument assise sur la lucidité, *a priori* – Élisabeth Nardout-Lafarge galvaudant un instant Nietzsche – que dans « la réitération et la persistance [de Ducharme] s'exprime forcément quelque chose comme une morale » (je souligne). Partant de là, le grand écrivain québécois serait un homme de la marge et même, ne ménageons rien, « à la marge de la marge ». C'est pourquoi, selon l'auteure, son écriture redirait « qu'il n'est d'écriture qu'au prix d'une sorte de reniement de soi, rageur et douloureux ». Quel ridicule ! On comprend l'insistance de la digne professeure à parler de paradoxe chaque fois



qu'elle fait face à l'existence au sein d'une même séquence de deux pôles structurels ou existentiels, incapable d'assumer que la littérature se nourrit d'ambiguïtés, d'antinomies, de contradictions, de condensations. Autrement, elle serait la réalité.

Je pardonne généralement la platitude, sauf quand elle table sur la vanité. Du haut de sa riche expérience, l'auteure précise par exemple que lorsqu'on enseigne l'œuvre de Réjean Ducharme à des jeunes, « il faut construire des médiations, déplacer, mettre à distance métadiscursive ce que le texte a de menaçant, tout en s'efforçant néanmoins de ne pas édulcorer l'énoncé dévastateur, de ne pas le banaliser ni trop en émousser le tranchant ». Ouf ! Imaginons ses petits protégés dans un cours sur Pierre Guyotat... Voilà donc le discours du maître tel que Jacques Lacan l'a repéré et dénoncé.

Michel Peterson

Eugène Green
LA PAROLE BAROQUE
Desclée de Brouwer, Paris,
2001, 326 p. ; 39,95 \$

Eugène Green est un écrivain, cinéaste et metteur en scène d'origine américaine installé en France depuis de

nombreuses années. À la tête du Théâtre de la Sapience, qu'il a créé il y a vingt ans, il n'a cessé d'œuvrer à une connaissance et une compréhension meilleures de l'époque baroque.

Alors que l'humanisme considère que l'être humain forme un microcosme, une réplique en plus petit de l'harmonie du monde, l'homme baroque conçoit l'esprit comme une force autonome, douée de sa propre existence, prenant le monde comme objet d'étude. Aussi, en même temps qu'il élabore une représentation de l'univers qui exclut Dieu, l'individu du XVII^e siècle s'emploie activement à rendre apparent ce Dieu caché. Ce paradoxe, qu'Eugène Green nomme l'« oxymore tragique », apparaît essentiel pour comprendre la pensée et le rapport au monde

qu'entretiennent les artistes et les philosophes du Grand Siècle.

Eugène Green précise que la parole constitue un élément déterminant, à cette époque, car elle est le fondement de la construction du monde moderne et, dans le même temps, le lieu de référence pour révéler le Dieu caché. Comme le cœur du paradoxe baroque réside dans l'art de la déclamation, l'auteur s'intéresse plus particulièrement à trois éléments capitaux de la rhétorique propre à cette époque : la prononciation, le rythme et l'énonciation. L'analyse, aux accents volontiers polémiques, révèle à quel point les techniques déclamatoires participent de l'effet esthétique. Un disque compact, joint au livre, nous permet d'entendre ce qu'Eugène Green décrit dans sa capti-

vante étude. L'écoute est pour le moins déconcertante et nous amène à lire autrement les grands textes « classiques » de la littérature française.

Sylvain Brehm

Alain Rémond
UN JEUNE HOMME
EST PASSÉ
Seuil, Paris, 2002,
142 p. ; 14,95 \$

S'il mérite l'attention de tous les auditoires, ce magnifique « retour sur soi » séduira particulièrement les lecteurs québécois. Sur tout ceux qui, en raison de l'âge, peuvent suivre l'auteur du début à la fin de son cheminement, mais aussi quiconque sait s'étonner devant l'instabilité de nos constructions sociales et psychologiques les mieux fondées. Un jeune homme est passé qui, avouons-le, ne ressemble guère à ce qu'affiche la cinquantaine.

Alain Rémond détaille sans équivoque la carte d'identité qu'il détenait dans son enfance : Breton, catholique, immergé dans une famille nombreuse, pauvre et campagnarde, très à droite sur l'échiquier politique et intellectuel. Presque sans s'en rendre compte, il aboutit dans une communauté religieuse qui, faute d'effectifs suffisants, l'envoie compléter ses études au Québec. Sautes les étapes dont l'auteur ranime finement le souvenir : Rome, l'Algérie... Puis, on arrive à l'autre versant du contraste : l'homme mûr se situe à gauche, ne croit qu'à ce qui lui est démontré, pénètre le monde des médias, raconte Bob Dylan. Un jeune homme est passé, mais qu'est-il devenu ?

Il s'agit d'une vie, mais aussi d'une époque charnière. Les anciennes certitudes craquent et l'on s'étonne

Prix de la relève 2002

Un Chêne dans la tourmente

un roman de **Françoise de Passillé**
Aux Éditions de la Paix, en librairie et chez Édipresse

Téléphone et télécopieur (450) 375-4765
Courriel info@editpaix.qc.ca
www.editpaix.qc.ca

ÉDITIONS DE LA PAIX

qu'elles le fassent de façon aussi semblable à partir d'un passé breton que d'un enracinement québécois. À la fois l'universalité et l'inimitable beauté de chaque nature. Alain Rémond, qui a chèrement payé la phrase de trop échappée dans son précédent récit (*Chaque jour est un adieu*, Seuil, 2000), ose pourtant, une fois encore, s'abandonner aux confidences, confesser ses volte-face, s'avouer infiniment et bellement vulnérable. C'est bref, intense, prenant. Et tellement semblable à une certaine révolution tranquille.

Laurent Laplante

Patrick Beillevaire
LE VOYAGE AU JAPON
ANTHOLOGIE DE TEXTES
FRANÇAIS 1858-1908
Robert Laffont, Paris,
2001, 1067 p. ; 51,95 \$

La collection « Bouquins » des éditions Robert Laffont ajoute une nouvelle destination à sa série d'anthologies d'écrits de voyage. Après l'Orient, l'Italie, la Russie, l'Inde, l'Asie centrale, la Chine, la Polynésie, la France, la Suisse, la Grande-Bretagne, l'Afrique et la Scandinavie, cette treizième anthologie regroupe les textes de cinquante-huit voyageurs, essentiellement des Français, qui ont visité le Japon dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Plus précisément, la période retenue, désignée comme « l'âge d'or du récit de voyage au Japon », va de 1858, année du premier traité de paix, d'amitié et de commerce entre la France et le Japon, à 1908, au lendemain de la guerre russo-japonaise.

L'anthologie se divise en cinq chapitres « définis de manière à concilier, autant que faire se peut, progression chronologique et découpage thématique ». Le premier chapitre est constitué de textes qui traitent des événements politiques et militaires, et en particulier de la situation des étrangers au Japon aux derniers temps du régime shōgunal aboli en 1868. Le deuxième chapitre propose divers écrits de voyage dans la région de Yokohama et de Tôkyô – région la plus visitée et, partant, la plus souvent décrite – après la proclamation de l'ère Meiji (septembre 1868). Dans la troisième partie, on trouve quelques extraits de récits d'excursion de diplomates, d'aventuriers et de touristes à l'intérieur du pays, entre autres au mont Fuji, à Kyôto, à Ôsaka, à Kôbe, à Hiroshima et Miyajima, à Nikkô et ses environs, sur l'île de Hokkaidô, etc. Le quatrième chapitre, qui porte sur les mœurs, la culture et les arts, évoque les principaux lieux communs entretenus par les Occidentaux sur le Japon et ses habitants, de la cuisine et de l'habitation japonaises au statut de la femme nipponne et des geishas, des caractéristiques de la langue et de l'écriture au panorama des particularités culturelles, religieuses et artistiques propres à ce pays d'Asie. Enfin, le dernier chapitre, intitulé « le nouveau Japon » propose divers témoignages sur les transformations politiques, institutionnelles et sociales que connaît le Japon à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle, des bouleversements que Patrick Beillevaire estime dans son introduc-



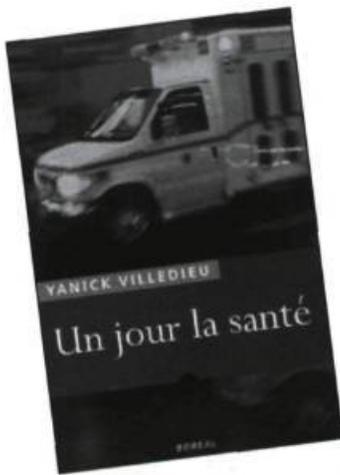
tion, « sans équivalent dans l'histoire moderne ». « Sommé de mettre fin à son isolement, le Japon, écrit-il, échappe non seulement à la colonisation, mais parvient à se hisser au rang de partenaire et de rival des grandes puissances. » L'ouvrage est complété par des notices explicatives, des cartes, un index des toponymes, un index des patronymes et un glossaire des termes japonais.

Pierre Rajotte

Pascal Bruckner
MISÈRE
DE LA PROSPÉRITÉ
LA RELIGION MARCHANDE
ET SES ENNEMIS
Grasset, Paris, 2002,
242 p. ; 27,95 \$

Par son style antithétique, ses formules choc et son manie-ment des paradoxes, Pascal Bruckner séduit et aiguil-lonne le sens critique du lecteur. L'essayiste a du flair pour capter dans l'air du temps les mythes qui, promettant bonheur et liberté, plongent dans le désarroi l'homme des pays développés, et l'enchaînent. Dans le présent essai, c'est l'économie, considérée comme « la dernière spiritualité du monde développé » qu'il cible, tout comme l'anticapitalisme, cette « messe noire d'une liturgie à laquelle il

participe même s'il veut la renverser ». D'abondantes références aux penseurs d'hier et aux intellectuels d'aujourd'hui lui permettent de réfuter le plus souvent leurs pronostics ou leurs analyses au centre desquels trône généralement l'Amérique, « l'ennemi archétypal » pour certains. C'est que, refusant tant l'apologie que le dénigrement, il tente plutôt d'élucider, ici les dérapages du capitalisme, telles les scandaleuses disparités sous « la monarchie des PDG » qui selon lui ne respecte pas la logique capitaliste classique, là les possibles dont ce système est porteur et qui n'ont pas été réalisés. On l'aura compris, Pascal Bruckner refuse la pensée binaire, trop primitive pour faire avancer les débats. Mais sa phrase devient assassine par moments, comme par exemple lorsqu'il évoque « la figure du rebelle qui hante plus spécialement artistes, journalistes, intellectuels, écrivains, politiques », ce type de rebelle dont la révolte se réduit à « [v]omir la société et [à] rentrer chaque soir se coucher dans son lit : ainsi se font les nouvelles carrières d'académicien », de trancher le polémiste. En revanche, il préconise d'adopter une attitude lucide face à l'apparente contradiction entre la réappropriation du capitalisme et



le désenchantement : « [I]à où il y a intention de rupture comme dans l'anticapitalisme actuel, il faut montrer la continuité, là où il y a adulation de l'ordre existant, il faut souligner les œillères, le piétinement de l'idéal dont on se réclame ». L'écrivain a beau se considérer comme un profane s'adressant à des profanes, n'empêche qu'il indique la voie de la raison et, ce faisant, se retrouve de plein droit dans la lignée des humanistes.

La processus rhétorique des trois parties de *Misère de la prospérité* et le style en totale harmonie font de cet essai une brillante illustration de l'attitude proposée.

Pierrette Boivin

Yanick Villedieu
UN JOUR LA SANTÉ
Boréal, Montréal, 2002,
316 p. ; 25,95 \$

Un jour la santé est un livre admirablement bien écrit et fort intéressant. Fruit d'un travail impressionnant mené avec rigueur, le recours à de nombreuses données et à un abondant matériel documentaire est brillamment soutenu par une réflexion intelligente. Ainsi, Yanick Villedieu réussit à faire la part des choses concernant l'état réel de la santé au Québec et les idées généra-

lement répandues à son sujet autour de nombreuses questions très médiatisées : le coût des services, leur privatisation ou encore l'impact du vieillissement de la population. Sous un autre angle, il tente de faire contrepoids au « triomphalisme thérapeutique » en introduisant des bémols vis-à-vis l'enthousiasme médiatique qui entoure généralement ce que l'on désigne par les « progrès » de la médecine. Tout en reconnaissant les avancées indéniables de la science biomédicale, le bilan qu'il trace est moins optimiste lorsqu'il s'interroge notamment sur notre bulletin de santé collectif. En soulignant les limites, résistances ou pertes de vitesse de la médecine et surtout, en désignant les combats à mener pour notre santé, Yanick Villedieu nous invite à revoir la mission salvatrice que nous lui attribuons et se questionne sur ses orientations.

Mais quelles réponses apporter ? Réformes et contre-réformes n'ont rien changé à notre système de santé encore trop orienté vers le curatif et les hôpitaux. Il faut plutôt penser résolument en termes de prévention et aller en amont de la maladie, au cœur de son environnement social, affirme l'auteur. L'orientation à emprunter devrait se résumer prioritairement à la défense de trois fronts : le développement efficace de soins de première ligne au sein d'un réseau socio-communautaire solide, la réhabilitation des services à domicile et enfin la réinsertion de « l'éthique du service public au cœur même du fonctionnement de notre système de santé ». Suivre cette voie, c'est choisir vraiment et durablement la santé, en autant qu'on injecte les sommes nécessaires et que l'on préserve les avantages du

MICHELINE ROCHE

Le Fils de Sarina

ROMAN

LES ÉDITIONS JCL

Catherine s'engage à vingt ans dans une première union qui s'étirole au bout d'une décennie. Alors qu'elle se croyait immunisée contre les battements de cœur, voilà qu'elle croise Mathieu qui bouleverse son existence.

Déjà marié, cet homme, qui lui fera découvrir l'amour, l'incitera lui-même avec beaucoup de délicatesse à briser l'envoûtement et à se détacher de lui afin de laisser la place à un autre qui l'attend dans l'ombre.

Enfin, alors qu'elle croyait avoir atteint les rivages de la sérénité, une vague déferlante lui réserve un dernier clin d'œil...

JCL
1977-2002
25
ANS
d'histoires

Découvrez ce livre et plus encore sur
www.jcl.qc.ca

caractère public de notre système de soins. Mais c'est également un choix de société, prévient Yanick Villedieu, qui ne pourra véritablement s'exprimer qu'en brisant le huis clos des officines de notre « système de maladie » par une large participation du public dans la détermination des moyens et des finalités de notre santé collective.

Daniel Dompierre

Pierre Mouterde
QUAND L'UTOPIE
NE DÉARME PAS
 Écosociété, Montréal,
 2002, 193 p ; 17 \$

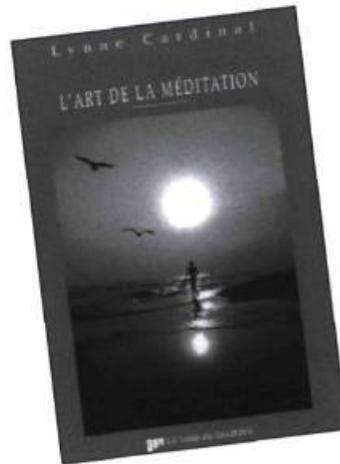
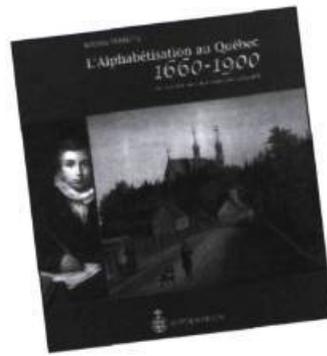
Partant des acquis de l'expérience politique de la « gauche historique » en Amérique latine et des impasses qui marquèrent son évolution, Pierre Mouterde tente de cerner dans son sillage la singularité des mouvements sociaux d'origine populaire de la dernière décennie et leurs potentialités pour la redéfinition d'une alternative sociale. *Quand l'utopie ne désarme pas* propose donc une intéressante réflexion sur la question de la « subjectivité sociale », sur les orientations et les pratiques innovatrices de mouvements qui ont par exemple émergé au Mexique (Zapatistes), en Équateur (Mobilisations Autochtones) et au Brésil (Mouvement des sans terre). Soucieux de mettre à l'avant-plan la problématique de la démocratie politique, l'auteur remporte un pari difficile en combinant adroitement le bilan de ses observations, l'analyse du contexte politique et le travail concep-

tuel. Ce qui frappe est sans doute le caractère multidimensionnel, radical et anti-systémique de ces mouvements. Cherchant à dépasser l'objet identitaire de leur lutte, leur démarche s'inscrit dans une perspective plus globale sur le plan politique. Cela se traduit par une conscience plus élaborée des obstacles qui les confrontent ainsi que par une tentative de clarifier les voies de l'émancipation qu'ils projettent. Mais là se situe également une difficulté qui leur est commune, soit la construction des médiations politiques nécessaires à la réalisation de leurs objectifs. Encore et toujours, c'est la question du pouvoir qui se pose : comment en disposer au delà de l'action revendicative accolée à la mobilisation pour le projet ? Ainsi, il s'agit de « mieux saisir passages obligés et innovations fécondes » selon la formule bien choisie de l'auteur. L'intérêt heuristique de cette combinaison demeure au centre de cette démarche stimulante, bien ancrée dans l'engagement et où la compréhension trace déjà une partie du chemin à accomplir.

Daniel Dompierre

Michel Verrette
L'ALPHABÉTISATION
AU QUÉBEC
1660-1900, EN MARCHÉ
VERS LA MODERNITÉ
CULTURELLE
 Septentrion, Sillery, 2002,
 191 p. ; 27,95 \$

L'alphabétisation au Québec est une « version remaniée de 1989 » à l'Université Laval et



rédigée sous la direction de Claude Galarneau, lequel fait aujourd'hui office de préfacer. Ayant comme objectif principal l'« étude globale du développement de l'alphabétisation de l'ensemble de la société » québécoise, l'ouvrage examine les registres des mariages d'un échantillon de 49 paroisses situées essentiellement dans « la plaine laurentienne » et prend comme indicateur la signature ou la non-signature des conjoints.

Après avoir expliqué sa méthodologie au premier chapitre, l'auteur refait dans les grandes lignes l'histoire de l'éducation au Québec en montrant notamment la place majeure prise au fil des ans par le débat entre l'Église et l'État quant au contrôle de l'école, de même que l'effet des différentes législations scolaires et, partant, les avancées et les reculs de l'alphabétisation. Au passage, Michel Verrette corrige certaines idées reçues, comme celle

du « retard de l'alphabétisation au Québec au XIX^e siècle ». Les propos de l'abbé Lionel Groulx concernant les supposées « conséquences désastreuses » de la Conquête de 1760 « sur le futur développement culturel de la province » sont également revus et précisés. La tradition voulant que « les femmes aient été plus instruites que les hommes » est quant à elle un « mythe historique », soutient l'essayiste.

Mais en même temps qu'il remet en question ces opinions peu discutées, le chercheur demeure conscient des limites de son travail et fait preuve de grande prudence : il reconnaît « le caractère approximatif de [se]s recherches » parce que de « nombreuses cases » demeurent « vides » dans le portrait général qu'il trace, dont le tableau montréalais, absent de l'étude à cause de son statut particulier.

Une nouvelle édition de ce livre important aura avantage à arborer un format plus compact et, surtout, devra être débarrassée de ses coquilles actuelles, dont certaines sont très voyantes : « Arthur Buis » et les « Irlandains » en sont deux exemples parmi d'autres.

Jean-Guy Hudon

Lynne Cardinal
L'ART
DE LA MÉDITATION
 Le Loup de Gouttière,
 Québec, 2002,
 180 p. ; 22,95 \$

Contrairement à la logique occidentale selon laquelle « méditer » signifie se mettre à réfléchir, à raisonner sur un objet, « méditer » dans la tradition orientale, c'est arrêter de penser pour fixer paisiblement et durablement son esprit sur un objet. C'est le Bouddha en position du

lotus, solidement et confortablement assis à terre, les jambes croisées et le visage serein, qui constitue, pour l'Occident, ce modèle de l'homme en méditation.

Méditer implique différentes étapes que rappelle Lynne Cardinal ; d'abord « le retrait des sens » : le mental ne reçoit plus les messages que les organes des sens lui envoient ; il faut ensuite que le méditant canalise son énergie physique et mentale, pour se laisser absorber par et dans un objet – comme lorsqu'on dit par exemple « j'étais tellement absorbé par mon travail que je ne vous ai pas entendu venir » – ; il faut enfin fusionner avec cet objet au point d'oublier que l'on est en situation d'observation. En état de méditation, l'individu ne s'identifie plus à ses pensées, il n'est plus soumis aux fluctuations du mental. À l'instar de toutes les pratiques spirituelles, la méditation permet de faire l'expérience du silence intérieur – silence des afflictions principales que sont l'ego, l'attachement, le rejet, l'aversion et la peur –, ce qui n'est pas une coupure mais une union à soi-même qui permet d'aller, en toute tranquillité, vers le reste du monde.

L'art de la méditation ne s'improvise pas : il s'apprend, il s'approprie par une pratique régulière et par un travail de réflexion. L'ouvrage de Lynne Cardinal se présente à la fois comme un témoignage – l'auteure a vécu 15 ans en Inde – et un guide pratique. Elle insiste sur l'importance du contrôle du souffle et présente de nombreuses techniques respiratoires. Elle aborde des notions philosophiques importantes comme le détachement, le contentement ou encore la vigilance, commente quelques sutras des *Yoga Sutras* de Patañjali

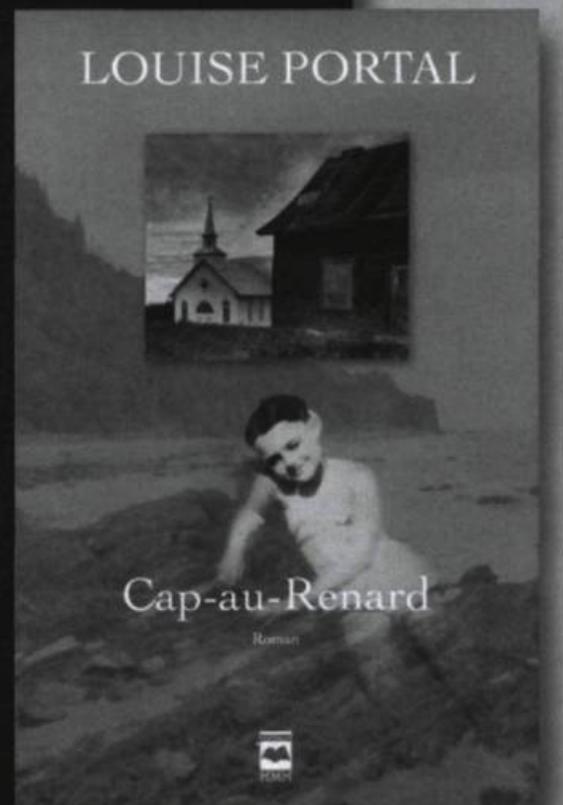
et ponctue son récit d'anecdotes personnelles, de citations et de contes qui viennent agréablement illustrer ses propos. Le livre s'achève sur des conseils pratiques, pour vivre en harmonie avec les autres tout en essayant de se rapprocher de soi-même. À conseiller à tous ceux qui désirent être heureux, et dans ce but, n'espèrent plus le bonheur, se contentant du présent. Car de Platon aux sages indiens, en passant par Pascal, Jules Renard, Freud et plus récemment André Comte-Sponville, tous le disent : la seule façon de connaître le bonheur, c'est d'y renoncer en cessant de l'espérer.

Christine Zahar

Marguerite Paulin
MAURICE DUPLESSIS
LE NOBLET, LE PETIT ROI
 XYZ, Montréal, 2002,
 243 p. ; 15,95 \$

Il est mort au pouvoir. Cinquante camions chargés de fleurs accompagnaient sa dépouille. Une grande figure, Maurice Le Noblet Duplessis ? Occuper la fonction de premier ministre du Québec pendant dix-huit ans justifie le titre. Et pourtant... Paradoxe que le maintien au pouvoir d'un politicien par une population qu'il a tenue dans l'ignorance et a asservie aux intérêts financiers américains, en dépit de ses visées autonomistes face à Ottawa. Marguerite Paulin ne cherche pas à élucider cette singularité, ni à expliquer la psychologie du personnage. Elle refuse de prendre parti : « Ce récit biographique n'est ni une hagiographie, ni un procès posthume ». Néanmoins, *Le petit roi* du sous-titre et les faits qu'elle relate parlent d'eux-mêmes. L'histoire de Maurice Duplessis s'avère l'histoire d'une

L'actrice et comédienne bien connue y confirme son grand talent de romancière.



Cap-au-Renard
 Louise Portal
 22,95 \$

Bientôt en librairie



www.hurtubisehmh.com

passion, celle du pouvoir : comment s'y préparer et y accéder, comment le reprendre à l'adversaire, comment s'y maintenir. Allié par sa famille à l'élite bien-pensante, brillant avocat et orateur talentueux, Duplessis est aussi reconnu comme un fin parlementaire. Fils de politicien, il voit tôt à se créer un réseau d'*espions* qui lui donneront des yeux et des oreilles partout, s'assurant ainsi d'un parfait contrôle. Ses fidèles lui resteront dévoués malgré son arrogance et son refus d'avouer quelque tort que ce soit. C'est que, faut-il le rappeler, Duplessis sait *récompenser*. Il trouve normal de gratifier les amis de son parti, de même que les journalistes assignés aux inaugurations et manifestations qui font voir l'Union nationale sous un jour favorable. Sans scrupules, il tourne à la rigolade un effet qu'aurait produit le système de télégraphes de son parti, en Beauce notamment, alors que le nombre de votes obtenus aurait été supérieur au nombre d'électeurs : « Mes chers amis, c'est tout simplement le signe de l'enthousiasme de la population pour les bleus » ! Ainsi cloue-t-il le bec à ses détracteurs, dans les assemblées qu'il réchauffe avec ses manières populistes.

Les faits que Marguerite Paulin remet en contexte tracent le portrait d'un homme dont le nom seul connote aujourd'hui la Grande Noirceur. Il est des « Grandes Figures » bien que sombres, que la postérité doit connaître. Le récit de Paulin l'y invite.

Pierrette Boivin

Paul H. Ray
et Sherry Ruth Anderson
**L'ÉMERGENCE DES
CRÉATIFS CULTURELS**
**ENQUÊTE SUR LES ACTEURS
D'UN CHANGEMENT
DE SOCIÉTÉ**
Trad. de l'américain
par N. Chemla

Yves Michel, Barret-le-Bas,
2001, 512 p. ; 41,95 \$

Les changements profonds de société suivent une autre courbe temporelle que celle d'Internet. Au delà du prêt-à-penser, de lents mouvements de maturation se déclenchent en sourdine puis s'impriment petit à petit sur le tissu social. L'enquête sociologique conduite auprès de 100 000 États-Uniens par Paul Ray et Sherry Ruth Anderson durant 12 ans démontre qu'entre les Modernistes et les Traditionalistes (catégories floues et larges qui ne recourent pas bêtement la droite et la gauche), un nouveau sous-groupe culturel, les « créatifs culturels », représentant 24 % de la population de nos voisins du Sud (ce qui fait pas moins de 50 millions d'individus), émergerait « organiquement » depuis les années 1950 et 1960. Les sources de cet énorme sous-groupe ? Les manifestations contre la guerre du Vietnam et le racisme, la montée du féminisme et de l'écologie profonde, la défense du développement durable, bref tous les mouvements qui, depuis la « Beat Generation » et le psychédélisme, mettent de l'avant la nécessité de la spiritualité et de l'éveil de la conscience de l'être humain.

Prenant appui sur la théorie du *feed-back* et sur



optant pour l'écocitoyenneté, l'alimentation biologique, le développement personnel, les médecines alternatives et les différentes formes d'implication sociale, ils favorisent l'émergence d'une sensibilité nouvelle, paisible, mais radicale. Reste à voir ce que leur réserve le marché de l'avenir...

Michel Peterson

Gaétan Breton
**TU ME POMPES L'EAU !
HALTE À LA PRIVATISATION**
Triptyque, Montréal, 2001,
175 p. ; 18 \$

une vision du monde contemporain proche de celle d'Anthony Giddens, le conseiller de Tony Blair, les auteurs analysent longuement le conflit entre les cultures hégémoniques et les modalités d'émergence de la troisième voie suivie par les créatifs culturels. Les Modernistes, qui représentent la culture urbano-industrielle et technologique dominante, portent l'idéologie hypermatérialiste de la mondialisation : profit, efficacité, réussite personnelle, culte de l'image, cynisme, opposition à toutes les valeurs autres que les leurs et dénégation de l'histoire. Quant aux Traditionalistes, régressifs hétérophobiques tournés vers le mythe du « Great Awakening », ils regroupent en fait un bon nombre de leurs opposants et défendent les valeurs identitaires de la famille dirigée par le père, de l'Église et de la communauté. Le bouclier spatial constitue pour eux une nécessité. Appartenant pour la plupart à la classe moyenne, mais ne formant pas une homogénéité démographique (entre autres parce qu'ils seraient inconscients de leur existence en tant que groupe), les créatifs culturels partagent un style de vie qualifié par les auteurs d'holistique, d'expérimental et d'authentique. En

Gaétan Breton s'applique à démonter la logique opposant les entreprises privées et publiques, et souligne combien cette opposition peut être fallacieuse lorsqu'il s'agit de privatisation d'une ressource essentielle et non renouvelable. L'analyste débusque les présupposés qui semblent favorables à la privatisation de l'eau. Clairement contre ce choix, il en dévoile, chiffres et tableaux à l'appui, les frais et autres implications, ce qui donne une idée des mouvements de capitaux en jeu et la manière dont l'argent est distribué. Il visite les modèles britannique et français, ainsi que ceux de certaines grandes agglomérations du monde, pour ensuite expliquer comment les gouvernements cherchent à renflouer leurs caisses par la privatisation, ce qui accuse leur perte de contrôle sur l'économie, mélange de déresponsabilisation et d'abdication devant la puissance d'assimilation de l'engrenage capitaliste. Gaétan Breton relève ensuite les prémisses idéologiques que sous-tendent la vente de l'eau ; il veut ainsi provoquer une réflexion cruciale sur la propriété, à plus forte raison la propriété de l'eau... celle-

ci obéissant à un cycle de nature continue. Il n'y a pas que le consommateur-payeur, il y a aussi le pollueur-payeur, qui achète le droit de saper l'eau et d'aviser plus tard (trop tard...), aux dépens de la vie terrestre.

L'on admet que de prendre position sur le sujet est d'une urgence extrême, que l'éditeur se soit hâté de saisir un momentum ; mais de cette précipitation, la correction du texte a pâti... On pourra par exemple argumenter sur l'emploi anglicisant du verbe référer, mais qu'on ne vienne pas dire, sous prétexte de faire de l'esprit, que Pythagore a énoncé la loi de conservation des vitesses, s'il vous plaît. Rendons à Galilée ce qui lui appartient. Ces détails irritants n'iront pas jusqu'à compromettre la crédibilité de Gaétan Breton, car les faits qu'il rapporte sont des plus pertinents, et sa méthode, éclairante. Cette lecture s'impose pour penser une problématique vitale, qui pose ultimement la question du prix de la santé et de la survie.

Alexandra Liva

**Charles Castonguay,
Pierre Dubuc et
Jean-Claude Germain
LAROSE
N'EST PAS LAROUSSE
REGARDS CRITIQUES
Trois-Pistoles,
Trois-Pistoles/Renouveau
québécois, Montréal,
2002, 109 p. ; 17,95 \$**

Ce pamphlet au ton parfois mordant réagit au document du Gouvernement du Québec connu sous le nom de « Rapport Larose », du nom du président de « La Commission des États généraux sur la situation et l'avenir de la langue française au Québec ». Ce rapport de près de 300 pages, déposé en 2001 et

intitulé *Le français, une langue pour tout le monde : Une nouvelle approche stratégique et citoyenne*, peut d'ailleurs être consulté en ligne au www.etatsgeneraux.gouv.qc.ca.

Le livre *Larose n'est pas Larousse* reprend 18 chroniques parues dans le mensuel montréalais *L'Aut Journal*, tout au long des travaux de la « Commission Larose », de l'été 2000 à l'automne 2001. Les auteurs, Charles Castonguay, Pierre Dubuc et Jean-Claude Germain, cernent les faiblesses des politiques actuelles chargées de protéger la langue française au Québec. Pour eux, l'idéologie consensuelle ambiante fait en sorte que l'État se contente de dynamiser le fait français au lieu de combattre l'anglicisation, qu'on ne peut plus se permettre d'attaquer à cette époque de rectitude politique. Dans la préface, le romancier Victor-Lévy Beaulieu dénonce les discours qui prennent des détours et affirme vertement qu'« être Québécois, c'est être français, final bâton ! »

Les textes du démographe Charles Castonguay occupent la première moitié de l'ouvrage. Ses analyses quantitatives sont éloquentes et claires, tant sur l'anglicisation des francophones hors-Québec que sur la bilinguisation des jeunes Québécois. Les statistiques du Gouvernement canadien confirment d'ailleurs une fragilisation du français, même au Québec. Plus loin, les articles de Pierre Dubuc proposent une critique vivifiante de la paresse intellectuelle des journalistes montréalais comme Alain Dubuc, de *La Presse*, qui est ici visé. L'ensemble demeure très engagé et dissident dans la critique du gouvernement actuel, accusé de ne pas aller assez loin dans sa défense du français. On assiste à un cri

Lire

pour faire durer l'instant

À PARAÎTRE

NOUVEAUTÉS

Pierre YERGEAU
Banlieue
Roman, 147 pages ; 17,95 \$

Ils se nomment Mc Do, Gap, Point Zero, Omega, Zip ou Private, ils font des slogans publicitaires leurs mantras, et habitent la Banlieue.



Photo: Ève Cadieux

Christiane LAHAIE
Hôtel des brumes
Roman par nouvelles, 110 pages ; 14,95 \$

Une île part à la dérive, entraînant un hôtel et ses pensionnaires. Derrière chaque porte se jouent grands et petits drames, au son d'un orchestre ringard.



Photo: Daniel Lefourneau

RÉÉDITIONS AU FORMAT POCHE

Le ravissement
Roman de **Andrée A. Michaud**
PRIX DU GOUVERNEUR GÉNÉRAL 2001

La chambre à mourir
Nouvelles de **Maurice Henrie**
PRIX OTTAWA-CARLETON 1989

Autour des gares
Nouvelles de **Hugues Corriveau**
PRIX ADRIENNE-CHOQUETTE 1991

L'instant même

NOUVELLES • ROMANS • ESSAIS

de désespoir devant cette situation, posant la question : si le Parti québécois ne peut plus assurer une protection adéquate du français, qui le fera ? La réponse, sous-jacente, réside dans les textes de ces écrivains qui en appellent à un Québec souverain.

Yves Laberge

**Christian Milat
ROBBE-GRILLET
ROMANCIER
ALCHIMISTE**

**David, Ottawa/
L'Harmattan, Paris, 2001,
322 p. ; 18 \$**

De par sa rigueur, sa minutie, le caractère implacable de la démonstration, l'analyse de Christian Milat méritait d'appartenir à la prestigieuse collection « Voix savantes » créée et alimentée par deux maisons d'édition. À condition de conserver en mémoire l'avertissement nettement signifié par l'universitaire, la distinction entre l'alchimiste et l'écrivain alchimiste, Alain Robbe-Grillet n'échappera jamais plus à l'interprétation qui est ici offerte de ses dix romans. L'alchimie leur donne sens. Les innombra-

bles transmutations qui séduisent ou déroutent dans cette œuvre respectent, en effet, ses règles. Comme le veut l'alchimie, toute réalité est duelle dans le roman tel que le crée Robbe-Grillet. L'homme primordial était androgyne ; il le redevient. Les décors, tous réductibles à une chambre, déploient un espace unique. Le temps est lui aussi frappé de transmutation et perd sa fonction d'ordonnance. Les divers personnages incarnent les états de conscience d'une entité unique et omniprésente. L'alchimie, clé proposée par Christian Milat, permet une lecture organisée et peu contestable d'un type de romans qui a fait couler beaucoup d'encre et suscité bien des querelles.

On ne saurait cependant dissimuler au lecteur que cette analyse ne se lit pas aisément. D'heureux paragraphes synthétiques interviennent, il est vrai, au tournant des étapes, mais c'est après un mitraillage de notes, d'allusions, d'insertions qui convaincra le spécialiste et épuisera le lecteur moyen. Aucune fluidité n'est possible quand les guillemets s'addi-

tionnent sans arrêt, quand l'imposante bibliographie d'une quarantaine de pages fait partout sentir sa présence. Travail remarquable de méticulosité qui, espérons-le, sera relayée selon une autre pédagogie soit par l'auteur lui-même soit par quelqu'un d'autre, de manière à rejoindre les auditoires qu'il mérite.

Laurent Laplante

**Sylvain Rivière
PRENDRE LANGUE
Trois-Pistoles,
Trois-Pistoles, 2002,
123 p. ; 18,95 \$**

Existe-t-il vraiment, dans l'est du Québec, une langue truffée de mots comme *amourachures*, *paysance*, *respirance* et autres *racinages*, ou s'agit-il d'inventions d'une race d'auteurs qui veulent chanter le terroir, qui se sentent portés par lui au point d'en hypertrophier le verbe ? Chose certaine, Sylvain Rivière affectionne les néologismes et les jeux de mots gratuits jusqu'à l'outrance, ce qui se vérifie au fil des pages : « [c]e beau grand cordon marquant les pages d'une ombilicalité pagière » ; « [n]en déplaît à Jean-Marie Laurence et à ses disciples de la litote et de l'otite ».

Par sa collection « Écrire », les éditions Trois-Pistoles invitent des auteurs à raconter comment ils en sont

venus à l'écriture et à décrire la place que cette activité occupe dans leur vie. C'est ce que fait Sylvain Rivière, en se perdant de temps à autre, en bon poète qu'il est, dans le torrent de mots. On plonge dans cette écriture pour la goûter, ou encore on cherche à la naviguer pour en extraire le message, et on apprend que l'auteur n'aimait pas vraiment l'école, qu'il s'est « collettaillé » avec l'injustice toute sa vie et qu'il est passé par quelques détours avant de décider de se consacrer à l'écriture, « métier de têtes enflées et de crève-faim », disait son entourage au moment de son inscription au cégep de Rimouski.

Nonobstant le titre et ce que semble annoncer l'objet de la collection, il est à prévoir que le livre intéressera plus les amateurs de poésie et les fidèles de Sylvain Rivière que les auteurs en herbe qui chercheraient des pistes ou les amateurs de littérature souhaitant réfléchir sur le processus d'écriture. Il serait toutefois faux de prétendre que ceux-ci resteront sur leur faim. Seulement, ce style *dédalogorrhéique* peut dérouter. Sylvain Rivière aime sa vie et son travail et entreprend avec l'écriture un corps à corps qui transpire dans toutes ses pages. On le prend ici en entier ou on ne le prendra pas.

François Lavallée



MON DEUXIÈME VOCABULAIRE DE BASE

Nathalie Elliott

Visant à satisfaire les besoins pédagogiques du MÉQ, le deuxième vocabulaire de base s'inscrit dans une série de trois volumes, chacun s'adaptant aux trois premiers cycles du primaire. Dernièrement paru aux éditions Guérin, ce deuxième vocabulaire a permis d'enrichir le premier de 1000 mots.

2^e CYCLE **Mon deuxième vocabulaire de base** — 1500 mots (192 pages)

Guérin

4501, rue Drolet, Montréal (Québec) H2T 2G2 Canada — Téléphone: (514) 842-3481 — Télécopieur: (514) 842-4923
Adresse Internet: <http://www.guerin-editeur.qc.ca> — Courrier électronique: francis@guerin-editeur.qc.ca